

liberté. Comprenant que le genre de vie auquel j'étais habitué pouvait vous sembler monotone, je n'ai jamais mis d'obstacles à vos sorties, aux invitations que vous receviez du dehors.

Je vous aimais, je vous estimais, j'aurais rougi de vous soupçonner. Et aujourd'hui encore, je ne puis me rappeler sans attendrissement, sans être remué jusqu'au fond de l'âme, des jours heureux, les jours de bonheur dont il m'a été donné de jouir auprès de vous.

Très supérieure à moi par l'intelligence, l'instruction, la distinction des manières, je n'en étais ni jaloux, ni humilié ; loin de là, j'étais fier des éloges qu'on vous adressait ; j'en étais orgueilleux, comme si j'en eusse moi-même été l'objet.

Après de vous, je m'élevais, je sortais de la foule, je me sentais quelqu'un.

La véritable affection est trop aveugle pour ne pas être faible ; je ne pouvais résister à aucun de vos désirs. Les vœux que votre bouche exprimait étaient des ordres pour moi ; si j'étais assez heureux pour les devancer et les devancer, j'en éprouvais un extrême plaisir, un sentiment de naïf orgueil.

Un jour, vous me dites :

— Vous travaillez beaucoup, vous êtes infatigable ; mais je dépense énormément et nous ne parvenons à faire que de très petites économies. Permettez-moi de faire quelque chose, moi aussi je désire travailler.

Je me récriai. Vous reprîtes :

— J'ai des relations, je me crois des aptitudes au commerce, laissez-moi utiliser les unes et les autres pour vendre des bijoux, des étoffes de prix qu'on me confiera ; quand je n'arriverais ainsi qu'à gagner mes toilettes et mes autres dépenses personnelles, ce serait diminuer d'autant ce qui est pris sur votre travail pour les frais du ménage.

Votre idée ne me souriait guère, il ne me plaisait pas de vous voir exercer un métier qui me semblait indigne de vous, de vous voir faire concurrence à ces femmes que l'on désigne vulgairement sous le nom de marchandes à la toilette. Mais vous avez insisté, et comme je n'avais jamais eu le courage de résister à un de vos désirs, je cédaï.

Oh ! le résultat fut superbe, du moins je le crus.

Vous étiez presque constamment dehors, déployant une activité sans pareille ; je ne voyais jamais ni bijoux, ni étoffe ; c'était vendu et livré. Et le confortable de notre maison s'était considérablement augmenté ; notre table était servie avec une délicatesse, une recherche de mets que je n'avais jamais connus, et notre mobilier devint luxueux, et vos toilettes, plus nombreuses, étaient aussi plus riches, plus élégantes.

Il y a peu de temps de cela, je reçus la visite d'une dame qui venait me faire une commande.

Nous étions dans le salon. Tout en causant, elle regardait les rideaux.

— Voilà de bien beaux rideaux, me dit-elle tout à coup ; où donc ont-ils été achetés ?

— Je ne saurais vous le dire, madame, répondis-je ; c'est ma femme qui s'occupe des achats.

Elle se leva et alla toucher et mieux examiner le tissu.

— Oui, très beaux, très riches, disait-elle, comme parlant à elle-même, il m'en faudra de pareils dans mon salon.

Elle revint vers moi.

— Monsieur Lebrun, me demanda-t-elle, combien ces rideaux ont-ils été achetés ?

Vous m'aviez dit les avoir payés cent cinquante francs, je répondis :

— Cent cinquante francs !

— Oh ! pas ce prix-là, monsieur Lebrun, pas ce prix-là !... vous ne vous rappelez plus... Cent cinquante francs ces rideaux, qui valent plus de six cents francs !

Je restai tout stupéfait.

Et quand la dame m'eut quitté, je restai longtemps pensif. Je ne comprenais pas.

C'est que je ne savais pas, alors, que ce n'était point de bijoux et d'étoffes de prix, que vous étiez marchande !...

VIII.— UNE EXÉCUTION

La jeune femme se dressa sur ses jambes, très pâle, frémissante, les prunelles flamboyantes.

— C'est une infamie ! s'exclama-t-elle ; quoi, c'est vous qui, après avoir prêté l'oreille à de faux rapports, à des calomnies, c'est vous qui accusez votre femme ! Vous ne pouviez me faire un plus sanglant outrage !... Ah ! je ne m'attendais pas à être traitée ainsi par mon mari !

Elle retomba sur son siège, comme abîmée de douleur, et se mit à pleurer.

Gardez donc vos larmes pour plus tard, quand le moment de pleurer sérieusement viendra pour vous, dit froidement le sculpteur.

— Ainsi, répliqua-t-elle, voilà comment vous regrettez l'injure que vous venez de me faire ?

— Je n'ai qu'un regret, Léonie, celui de vous avoir trop aimée et de vous avoir donné mon nom, que vous deviez déshonorer.

— Oh ! encore !

— Laissez donc ces mines de femme offensée, indignée ; je ne peux plus être dupe de votre hypocrisie.

— Votre conduite envers moi est indigne !

— Ne me parlez pas de ma conduite, Léonie, quand je vous parle de la vôtre. Et maintenant que vous voilà un peu calmée, écoutez-moi.

Oh ! j'étais un mari bien crédule ; trop convaincu de vos sentiments honnêtes, de votre fidélité à vos devoirs d'épouse et de mère, je n'attachai pas aux paroles de la dame toute l'importance qu'elles m'avaient d'abord paru avoir. Je me dis que j'avais manqué de mémoire, que, dans tous les cas, il n'y avait là qu'un malentendu, et je n'y pensai plus.

Si je ne vous ai point parlé de cela, c'est que j'aurais eu honte de vous faire voir que je vous avais un instant soupçonnée.

Mais, bientôt, encouragée par mon aveuglement, vous crûtes pouvoir vous affranchir de la prudence que vous aviez jusqu'alors observée... Alors, et sérieusement cette fois, l'affreux soupçon entra dans mon esprit.

Je n'essaierai pas de vous retracer l'atroce douleur qui m'étreignit le cœur ; vous en ririez et trouveriez fort ridicule ce pauvre mari, qui avait mis si longtemps à découvrir la vérité.

— Mais que savez-vous, dites ? qu'avez-vous découvert ?

— Un peu de patience, vous le saurez.

Je vous surveillais, et pourquoi ne pas l'avouer ? je vous épiais, je vous espionnais...

— Oh ! c'était lâche !

— C'était tout ce que vous voudrez ; mais il fallait cela. Bientôt, en effet, il ne me fut plus permis de douter de ma honte et de votre infamie. Mais si j'en avais l'horrible certitude, les preuves me manquaient.

— Et ces preuves, vous les avez aujourd'hui ?

— Oui.

Elle ne put s'empêcher de tressaillir.

— Avant de les avoir ces preuves, qui démontrent combien vous êtes abjecte et vile, et bien que mes yeux fussent desillés, je me gardai bien de vous accuser, de vous jeter à la face tout mon dégoût ; je vous saisis assez audacieuse pour protester avec hauteur, assez impudente pour nier avec indignation.

Ah ! je me demande comment j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour me contenir.

C'est que je n'étais plus le même homme, ce mari débonnaire que vous avez connu avant de le tromper. J'étais devenu un juge sévère devant lequel vous ne deviez pas trouver d'indulgence.

— Mon Dieu, fit-elle en bâillant, comme tout cela est long !

— Ah ! vous trouvez...

— Un vrai réquisitoire de ministère public interrompit-elle effrontément.

— Il faut que vous l'entendiez jusqu'au bout.

Je ne pouvais plus être indulgent, car mon affection pour la femme coupable s'était à jamais évanouie. Je n'éprouvais plus qu'un désir, vous démasquer, étaler sous vos yeux votre abjection et briser les liens que j'avais autrefois bénis et que je ne pouvais plus que maudire !

Vous m'aviez appris la dissimulation, je devins dissimulé ; oui, j'eus cette force, que je ne connaissais pas, de rester avec vous, en apparence, ce que j'avais toujours été.

Je voulais des preuves de votre infamie ; des preuves, des preuves, il me fallait des preuves.

Par exemple, vous étiez charmante pour moi ; jamais vous n'avez été aussi aimable, — je ne dis pas aussi affectueuse.

— Monsieur, répliqua l'odieuse créature assez sèchement, je vous ai déjà dit que j'étais très fatiguée, je vous le répète ; voyons donc où vous voulez en venir ; quelle est la conclusion de tout ce que je viens d'entendre ?

— La conclusion, la voici : Vous allez partir d'ici !

— Quand ?

— Tout de suite.

— Comme cela, à cette heure de la nuit ? allons donc !

— Vous n'êtes plus rien pour moi, madame les liens qui nous unissaient sont à jamais brisés. Allez porter où il vous plaira le bruit de vos scandaleuses amours ; le jour n'est pas loin où les deux complices trouveront lourde à porter la chaîne qui les rive l'un à l'autre ; ce sera ma seule vengeance !

Il alla prendre dans un meuble un petit paquet préparé d'avance, puis se rapprocha de sa femme, qui s'était levée et le regardait avec des yeux étincelants de rage contenue.

— Madame, dit-il en lui présentant le paquet, le jour de notre mariage, Mme Villarceau m'a remis douze mille francs, votre dot ; elle est intacte, vous prouvez-vous en assurer. Prenez, prenez, je ne veux rien conserver de vous. Il y a dans la maison beaucoup de choses qui vous appartiennent ; vous me ferez savoir où tout devra être transporté, et ce sera fait immédiatement.

Maintenant, madame, rien ne vous retient plus ici, partez, partez, je vous chasse !

Elle se redressa, pleine de défi.

— En avez-vous le droit ? fit-elle.

— Si je ne l'ai pas, je le prends !

— Et si je ne veux pas m'en aller ?

— Vous m'obligeriez, madame, ce qui serait fort regrettable, à vous jeter violemment dehors.

Le calme de son mari, qu'il avait su conserver dès le début de la scène, exaspérait Léonie.

Elle eut un grincement de dents.

— Croyez bien, monsieur, dit-elle d'une voix frémissante, que je ne tiens pas plus que cela à rester dans votre maison ; mais puisque vous tenez à ne rien conserver de moi, rien, il est un objet qui m'est plus cher que cet argent que vous me remettez et auquel vous paraissez ne pas songer.